



TRAV'AÏE, de l'épanouissement au désenchantement

Cette rétrospective ne prétend ni à l'exhaustivité, ni à l'analyse des principaux pas de la représentation du monde du travail au cinéma. Elle se veut subjective avant tout et entend provoquer une rencontre entre générations de cinéastes, entre moments de l'histoire du cinéma et le public d'un festival. A côté de la manière dont le monde du travail est vécu par chacun d'entre nous, cinéphiles d'hier et amateurs contemporains, ce programme se voudrait un miroir tendu aux jeunes générations.

Un miroir qui pose l'humour comme solution au désespoir, la poésie comme réponse aux mots qui ne viennent pas, les pas de danse pour donner sens et forme aux corps brisés par le travail répétitif et épuisant. Il ne manque plus que d'inclure Paulette Godard au tableau pour parfaire un scénario jailli des *Temps Modernes* et porté par Charlie Chaplin.

Si on voulait aller encore plus loin dans l'histoire du cinéma, il est possible de chercher du côté de *A Nous la Liberté* du cinéaste français René Clair et même de se pencher vers les premières « vues » du Cinématographe Lumière, on y trouvera une sortie d'usine « historique » à Lyon et aussi le portrait d'un forgeron à l'œuvre.

La représentation du monde du travail est partie intégrante de l'histoire du cinéma. Bien sûr souvent cette mise en scène du monde ouvrier relève de la confection d'un cadre mélodramatique, de la mise en perspective d'univers misérable plutôt que de la valorisation des ouvriers ou des personnes modestes rencontrées dans la vie de tous les jours. Ce mouvement entrepris en France à l'époque du front populaire par le groupe Octobre et en particulier par Jean Renoir puisait ses racines dans le réalisme poétique. Restent des films comme *La Bête humaine* (adapté du roman de Zola, ancêtre par ailleurs du Film Noir français), *La Vie est à Nous* (malgré ses aspects propagandistes, ce film parvient à valoriser de manière pertinente le travail à la campagne grâce à un Gaston Modot, superbe et plus vrai que nature) et surtout *Le Crime de Monsieur Lange*. Le dernier film d'avant-guerre du même Renoir *La Règle du Jeu* par la mise en parallèle de l'univers des aristocrates et du monde des déclassés touche au chef d'œuvre.

Cette sélection tout à fait subjective prend le parti de parler de l'univers du travail en le traitant avec humour ! Pour ne pas avoir à en pleurer ! L'itinéraire proposé nous fait visiter le monde d'un ouvrier agricole facétieux (**Alexandre le Bienheureux**) qui trouve la voie du bonheur quand son épouse disparaît soudain. Pour combattre la douleur, Alexandre décide de se reposer. Il prend le lit comme d'autres le deuil. Et il s'y tient... Qui ne se souvient de l'ingénieux système de poulie et de fils tendus lui permettant de récupérer en tendant la main, ici un saucisson, là une bouteille de vin, plus loin une miche de pain.

Alexandre réalise le rêve de l'anti-travail, célèbre l'éloge de la paresse. C'est si drôle que cela en devient poétique. Tout comme l'était le Vagabond de Chaplin (*Les Temps Modernes*), héros de la

crise de 1929, qui trouvant du travail, va être victime des effets de la séparation des tâches et nous livrera des effets d'humour mécanique et cocasses. Sur fond de cinéma muet !

Dans ***Humain trop humain***, Louis Malle filme minutieusement le travail de l'usine Citroën de Rennes, en juillet 1972. En contrepoint, il nous entraîne au salon de l'Automobile, la même année. Le documentaire propose un regard affuté sur les conditions de travail à la chaîne et la répétition des mêmes gestes pendant huit heures d'affilée. L'archaïsme de ce travail fait contraste avec les apparences ultramodernes de ces grands ateliers.

Tout comme dans cette drôle de comédie qu'est ***La Comédie du Travail*** de Luc Moullet. Intituler de la sorte un film sur le chômage est en soi un défi que l'auteur d'*Une Aventure de Billy the Kid* et d'*Anatomie d'un Rapport* relève avec brio et un brin de folie... Au total, Luc Moullet propose un regard plein d'humour sur le chômage et le travail en France, tels qu'ils sont vécus par trois personnages très opposés et dont les rencontres seront explosives...

Ce bilan fort amer se voit dressé dans *I, Daniel Blake*, (2016) et ***Sorry we missed you***, 2019, tous deux de Ken Loach. Un homme âgé et une jeune femme (mère de dix enfants) face à une société totalement déstructurée et d'une froide cruauté. Même solitude et même manipulation face aux multiples petits chefs qui surgissent dans l'Angleterre de Teresa May et de Boris Johnson, quand un individu croit devenir maître de son destin et perd tout.

En quelques titres de films nous passons de l'illusion de la libération par le travail à la perte absolue de repères, de l'espoir de survie à l'absence catégorique de perspectives.

C'est là que les films se mettent à grincer comme le fait si clairement ***Riz Amer*** (1949) de Giuseppe de Santis, au lendemain de la chute de Mussolini. Tout comme ***La Question humaine*** de Nicolas Klotz, 2007 : un film noir, qui fait débat, sur les liens entre le monde des multinationales et l'idéologie nazie.

L'espoir, la poésie et le bonheur surgissent pourtant dans d'autres titres de ce programme. Dans ***Nul homme n'est une île*** » de Dominique Marchais, 2017, un documentariste qui a parcouru l'Italie, l'Autriche, la Suisse en quête d'initiatives autour du bien commun. Le réalisateur trouve la source de sa démarche dans une fresque murale du XIV^e siècle exposant les principes régissant l'harmonie des cités humaines et, à l'opposé, ceux menant au déséquilibre et à la discorde. Au-dessus de cette fresque trône une allégorie du « bien commun ». Le film part ensuite, à la rencontre d'acteurs de terrain œuvrant à contre-courant des modèles économiques dominants (libre concurrence, course au profit) pour inventer des espaces d'entraide et de sauvegarde des territoires et de leurs communautés humaines.

Et c'est d'entre les mains d'Agnès Varda qu'est née comme le ferait une fleur sauvage qui réussit parfois à s'extirper d'un amas de rebuts, le film le plus symbolique de ce regard porté sur le travail. ***Les Glaneurs et la Glaneuse***, un film sorti, et cela a du sens, en l'an 2000.

Ce documentaire embrasse tous les modes et tous les genres, il nous fait voyager dans l'espace comme dans le temps. C'est un film à portée géographique (la France en son entier, du Sud au Nord, à la ville comme à la campagne) ou historique (le glanage : du Moyen -âge à l'époque contemporaine), ou sociale (Agnès nous fait rencontrer des riches et des pauvres, des nantis et des SDF). Même le droit ancien du glanage est abordé grâce à un avocat haut en couleurs surnommé Titus par ses amis.

« *Mon film n'est pas seulement un regard sur une réalité sociale terrible, il parle aussi du plaisir qu'il y a à trouver des choses, dans les rues ou dans les champs. Et du simple bon sens qu'il y a à glaner. Car pour glaner, il faut se servir de ses sens, du toucher, de la vue et de l'odorat pour déterminer si ce qu'on glane est encore bon à consommer. J'ai essayé de faire un documentaire rigoureux en approchant les différentes raisons de glaner. Et j'ai essayé d'approcher les gens qui vivent de nos restes, puisque nous jetons tous beaucoup.* »

Agnès Varda, dont le regard si pertinent ne nous quittera pas de si tôt, nous propose là l'une des plus sublimes réflexions sur le métier de glaneur d'images, son métier. Elle rejoint dans ce programme le très fort et original glanage d'Alain Cavalier dans **Six portraits XL**.

Le point de départ d'un tel programme consacré au travail, à ses douleurs mais aussi à ses joies quand il touche à la créativité, quand il se fait artisan ou artiste, quand il parvient à viser autre chose que la simple reproduction de la force de travail.

Le thème du travail est touché e vécu, appréhendé avec un regard original et parfois (et souvent) émerveillé par un documentariste français que nous connaissons tous fort bien, ici, au Festival du Film comme au Ciné Saint-Leu ou Salle Orson Welles, à savoir Nicolas Philibert. Nous avons retenu trois de ces films, mais une rétrospective aurait été justifiée tout autant. : **La Ville Louvre** (1990) ; **La Maison de la radio** (2013) ; **De Chaque instant** (2018).

Dans chacun de ses trois films, Nicolas Philibert nous propose de porter, avec lui, notre regard sur le pays dans lequel nous habitons. Ce portrait de l'état de la France, tel qu'il est vécu par un milieu, une structure ou institution donnée nous entraîne au cœur d'un univers que tous nous croyons connaître. Mais la vie de ces personnes et de leurs activités doivent tant au regard propre du réalisateur, à la qualité de son écoute comme sa discrétion dans l'approche des êtres. La finesse du regard porté comme sa générosité font de chacun de ces trois films des ouvrages de référence. Pour nous comme pour les personnes filmées. Conclure un programme sur cet objet de frustration qu'est pour un grand nombre de personnes, le travail-qu'on-ne-trouve-pas, celui-que-l'on-perd ou désespère-encore-d'avoir, sur les petits bonheurs et les grandes joies que l'on peut éprouver dans certaines professions, est pour nous signe d'espoir.

Jean-Pierre Garcia